

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 18 Août 1863.

No. 16.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—*L'exploration de la Rivière Nuttwin*, lecture prononcée par Messie S. T. Provost, devant l'Institut Canadien-Français, le 12 mars 1863, (suite).—Fenilleton: *Les Complices*, par Claude Vignon.—Poésie: *La Vieille Chanson*, par Benjamin Sulte.—Musique: *Rothomago*, Motif d'Adolphe de Groot par Arban.—Un peu de tout.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 15 août 1863.

Le fait le plus important de la quinzaine, c'est sans contredit l'ouverture du huitième parlement de la province unie du Canada. Nous ne raconterons pas le cérémonial de la solennité : tout s'est passé comme toujours en parcellle

circonstance. L'élection du Président et la lecture du discours du trône, ont occupé les deux premières séances. Ce discours appuie fortement sur la nécessité de l'économie dans les finances. Il fait aussi mention de l'établissement d'une ligne télégraphique et postale, depuis le lac Supérieur jusqu'au Pacifique. Une telle entreprise serait de nature, sans aucun doute, à aider prodigieusement au progrès des contrées encore peu établies qui se trouvent sur ce parcours. L'importance qu'elles ont déjà acquise, en dépit de tous les obstacles, montre assez qu'elles offrent de grands avantages naturels.

Lundi commencera la *déjàche régulière* mais

lente des affaires. Les résultats de cette session ne sont pas faciles à prévoir, mais une chose dont nous pouvons nous tenir pour assurés, c'est qu'il s'y fera un grand nombre de discours. L'orgueil de notre pauvre humanité et le système parlementaire le veulent ainsi.

Nous ne désespérons pas de voir un jour quelque fanatique de la statistique, dire au public le nombre *juste* de discours, de phrases et même de mots dont se rendent responsables, dans le cours d'une année, les hommes politiques d'un pays constitutionnel. Nous serons effrayée du chiffre. Nous serons encore bien plus surpris lorsqu'on aura réussi à mettre de côté, sur ce grand total, les discours mauvais, les discours indifférents et les bons. Combien ces derniers seront peu nombreux, comparés avec les autres !

Les patriotes honnêtes, sérieux et instruits se font de plus en plus rares dans le monde. Le régime parlementaire n'y contribue même pas. Nous serions tentés d'ajouter : au contraire.

Les nouvelles étrangères sont à la guerre. Partout on se bat, ou on se dispose à se battre. Dans l'Amérique du nord, il y a la guerre des Etats-Unis, dans l'Amérique du sud, la guerre du Guatemala contre le Salvador, sans compter une révolution dans ce premier pays ainsi qu'au Chili, au Nicaragua, à la Confédération Argentine, à la Nouvelle Grenade, et dans l'Uragay ; en Asie la guerre des Perses contre les Afghans ; en Europe la guerre des Piémontais contre les habitants du Royaume de Naples, qui ne veulent pas reconnaître la domination de Victor Emmanuel, et que les fusillades n'arrêtent pas le moins du monde, et la guerre des Polonais contre les Russes.

Dans d'autres pays au fait des préparatifs immenses : l'Angleterre se prépare à combattre les soldats des Etats du Nord, le Danemark s'arme contre la Suède, la Russie se fortifie contre l'Europe, la France est toujours armée comme un chevalier en champ clos. Le temps est à la guerre ; malgré toutes les assurances mille fois répétées de la diplomatie, qu'elle parviendra à concilier tous les désaccords, à donner chacun la justice qui lui est due et à faire disparaître tous les différends. A toutes ces promesses le public ne croit plus rien, et avec raison ; il a été trompé tant de fois par cette diplomatie aux intérêts mesquins et aux formes méticuleuses

qui, malheureusement trop souvent, se met au service de tous les mauvais principes, de toutes les rancunes particulières, et dont la conduite journalière témoigne si fort la haine de toutes les bonnes choses, et l'oubli de ses plus importants devoirs.

On pensait que les Grecs, après avoir élu leur roi, se tiendraient sages. Il n'en a pas été ainsi. Le roi, l'élu de la nation, n'a pas voulu se rendre immédiatement chez ses sujets fidèles et bien-aimés. Il a préféré passer quelque temps à l'écart sous la garde des soldats étrangers. A propos d'une arrestation qui a eu lieu à Athènes, le peuple s'est soulevé, et les ambassadeurs des puissances étrangères ont dû signifier à l'Assemblée nationale leur intention de prendre leurs passeports. Depuis lors, le désordre règne en Grèce ; les partis se sont reformés de nouveau ; les uns veulent la république, d'autres la monarchie, et pour comble de malheur, le roi paraît loin de concilier tous les suffrages de ces derniers.

On a même fait débarquer quelques matelots anglais dont les secours étaient nécessaires au maintien de l'ordre. Et la non-intervention, que l'Angleterre fait parade de suivre dans toutes ses relations avec les autres nations ? La non-intervention ? elle a joué un grand rôle dans les discours au Parlement, et dans les articles du *Times*, mais ailleurs, on l'a toujours considérée comme un mot vide de sens. Jamais on n'a donné la moindre confiance à ce nouveau principe éclos des doctrines socialistes, jamais on ne lui a sérieusement juré fidélité.

La réponse de la Russie aux trois puissances, au sujet de la Pologne, montre qu'il y a chez le prince Gortschakoff beaucoup plus de finesse que de bonne foi. Tandis que la diplomatie européenne s'agite péniblement et fait semblant de travailler au redressement de cette injustice colossale des malheurs de la Pologne, la Russie gagne du temps, et les Polonais meurent par centaines ; la fine fleur de cette vieille noblesse qui autrefois sauva l'Europe, verse aujourd'hui son sang à flots pour la plus sainte des causes, et la diplomatie continue à ne pas se presser. On envoie des dépêches lorsqu'il faudrait envoyer des canons : telle est l'opinion générale, tous les partis y sont ralliés. Les gouvernements devront s'y soumettre ; de plus la force des choses l'exige.

EXPLORATION A LA RIVIERE MATAWIN.

Lecture prononcée par M. S. T. Provost, à l'Institut Canadien-Français, le 12 mars 1863.

Messieurs,

(Suite.)

Lundi, 8 septembre.—La pluie a cessé, hier, assez tard dans la nuit, il fait beau ce matin, mais il est impossible de marcher en ce moment dans le bois, il faut laisser tomber l'eau des arbres avant d'entreprendre le grand portage de 5 milles que nous avons à faire. Vers une heure les trois hommes font un premier voyage chargés des deux canots, et nous attendons leur retour pour partir. Nous faisons ici un dépôt de provisions et nous faisons dans les branches d'un arbre un sac de fleur et un sac de lard que notre guide recouvre d'écorces de bouleau pour le préserver du mauvais temps. Nous partons avec le reste et nous allons camper à l'autre bout de cet interminable portage, au bord d'un lac que nous appelons le lac de la Nativité, en l'honneur de la fête de ce jour. Nous traversons deux ruisseaux remarquables, le dernier sur un tronc d'arbre verroulé d'une solidité si inquiétante, que je m'empareai subitement de deux avirons pour en faire mes supports, faisant généralement mes compagnons s'en tirer à la grâce de Dieu.

Le sol que nous avons foulé aujourd'hui est un sol de terre jaune faiblement accidenté, couvert de bois mêlé, arrose de rous d'eau puissants qui offrent de précieux avantages aux constructeurs de moulins. Le ruisseau de la Nativité qui se décharge dans le lac L'Assomption en est un entre plusieurs.

Mardi, 9 septembre.—Du lac de la Nativité, nous passons par un court portage au lac Lepage et de celui-ci par un portage encore plus court au lac Vezina d'une étendue assez considérable. Du fond de ce dernier lac, nous nous rendons, après dix-huit arpents de marche à travers le bois, sur le bord d'un grand ruisseau, et profond, que nous remontons sur un espace de deux milles et que notre guide appelle la crique de l'Assomption. Ce n'est autre chose que la rivière l'Assomption retrévie considérablement et qui sort d'un lac que nous voyons à un mille et demi vers l'Ouest, lequel doit être considéré comme la vraie source de la rivière. Ce lac de la Conception, comme nous l'avons nommé, peut avoir une circonférence de trois lieues et ne se trouve pas moins qu'à dix milles à l'Ouest du lac l'Assomption; nous sommes entrés dans le filet d'eau qui en descend. Divers petits ruisseaux qui s'y déversent, viennent s'y épanouir sans qu'ils soient la continuation de rivières importantes. Nous nous sommes arrêtés dans la baie des Canards noirs, où nous avons pris le portage qui nous mène au dernier lac connu de notre guide. Il nous faut à camper quelque part sur les bords de ce lac, afin de trouver le portage s'il en existe un et nous orienter scrupuleusement. Car à partir de là, notre guide n'a plus que des indications douteuses.

Il sait seulement qu'il existe quelque part vers l'Orient ou le Nord, non loin d'ici, un lac d'une grande étendue, qui porte ses eaux vers la Mantawin. Nous touchez l'extrémité du portage à 4 heures et de suite les canots sont remis à l'eau. Avant de s'y embarquer quelqu'un de nous, blanchissant d'un coup de bache le pied d'un

gros arbre de la rive, y écrivit en grosses lettres rouges: "Lac Manseau." Une petite île, à l'entrée du lac, s'offre à nos yeux au détour d'une pointe, voici l'île de St. Antoine, dit un autre, et les deux nouveaux noms furent de suite enrégistrés dans le journal. Nous traversons le lac pour aller camper au fond de la dernière baie à l'Ouest. Pendant que la tente se lève et que le souper se prépare, notre Pigeon court au bois pour y chercher un passage. Il revient assez tard sans avoir encore trouvé de route. Mais il a vu les ruisseaux couler vers le Nord ce qui nous rassure pleinement, certains d'être alors en voie sûre. Nous étions donc campés à la hauteur des terres entre le St. Laurent et la Mantawin qui coulent parallèlement l'un à l'autre.

Mercredi, 10 Septembre.—Un de nos hommes s'en va de bonne heure à la recherche du premier portage et revient après une heure environ couronné de succès. Comme il aboutit au lac dans le fond d'une baie, nous l'avions passé hier inaperçu. Il est aussitôt décidé que nous essaierons cette route après déjeuner, se dirigeant au Nord, elle ne peut nous égarer. Chacun prend alors s'occuper de quelque ouvrage qui hâtera le départ. Pendant que les hommes referment et ceinturent les paquets pour la centième fois, M. le curé de St. Roch, assis sur un tas de mousse et muni d'une palette, nettoie gravement un large plat qui nous sert de pétrin, tout en se plaignant que d'autres n'avancent à rien. M. le curé de St. Paul se défend sur une mortelle chaussure qui l'écœuve depuis une demie-heure, il cherche une élévation pour sauter dans les longues tiges de ses bottes plus rêchées, nous dit-il, ce matin qu'à l'ordinaire. Quant à moi, j'avais saisi ma plume et mon papier et j'avais à une réponse à toutes les exigences. Enfin l'ouvrage se termine et nous partons.

Nous suivons le chemin avec assez de difficulté dans ce bois sombre à cause de la rareté des plaques et de leur vétusté; nous parvenons cependant après un le détour et deux heures de marche au bord d'un étang que nous supposons être un enfoncement du grand lac, car nous voyons au loin devant nous à travers le bois une grande étendue d'eau. Pendant que nos hommes retournent chercher le reste du bagage nous préparons une soupe à la truite et à la perche tout à la fois, qui fit à elle seule le dîner des voyageurs. Je recueillis pour la première fois ma part de corneliments, car on trouva que je n'en ai jamais eu jusqu'ici meilleur goût. On fait un examen scrupuleux des canots avant de s'en servir de nouveau, car nous prévoyons un long trajet par eau, chaque fissure et gouffre de bêche avec soin ou scrutée jusqu'aux moindres plis de l'écorce et une fois assurés que tout est en ordre on se confie de nouveau avec sécurité à l'élément mobile. Après maints circuits à travers les aulnages de la Baie, nous débouchons enfin sur une nappe d'eau qui tire de nos poitrines une exclamation de surprise et d'admiration. Nous avions devant nous une surface liquide d'au moins 4 lieues de longueur sur 1/2 de largeur peut-être. Nous reconnaissons là ce grand lac dont nous avons tant parlé, que personne de nous n'avait vu et qui doit se décharger dans la rivière Matawin.

Nous n'avons pas d'expressions pour décrire la magnificence de ce paysage. On peut dire que le versant septentrional des Laurentides meurt à la tête de ce lac. Les rives à droite et à gauche sont de légères penneaux couvertes tantôt de bois franc, tantôt de bois mêlé. Au

fond du lac, devant nous, dans le lointain, commence un terrain plan qui s'enfonce à perte de vue vers le Nord. De jolis îles, comme autant de fleurs soulevées et fraîches, se baignent avec agrément dans ses eaux limpides. Ce lac court au Nord-Ouest dans le sens de sa longueur, mais à partir de son milieu il se courbe légèrement vers le Nord. Nous cotoyons la rive droite afin de tomber quelque part sur la décharge que nous sommes déterminés à suivre. Une dernière baie reste à traverser; on se demande si l'on ira à gauche ou à droite. "Piquons au Nord," crierai-je à mon tour, et ainsi vers cinq heures nous entrons dans l'embouchure d'une petite rivière assez profonde au courant de laquelle nous nous abandonnons. Il est bientôt l'heure de camper, mais nous ne débarquerons pas sans avoir baptisé le beau lac que nous venons de passer. Une heureuse inspiration nous fournit un nom précieux à beaucoup de titres, béni de tout le diocèse, le plus digne de respect, que nous prononçons tous avec amour et que vous entendrez avec plaisir, celui de lac Bourget. Nous baptisons du même nom la jolie petite rivière aux eaux calmes qui fait communiquer après un parcours de deux lieues ce lac à la grande rivière Mantawin. A six heures nous dressons notre tente sur un coteau près de la grève qui nous donne un nouvel horizon d'une beauté remarquable. De l'éminence où nous sommes campés, je fais observer à M. Brassard une ligne régulière de collines, loin dans le Nord qui court du Sud Ouest au Nord-Est et je lui exprime en termes formels mon opinion que nous sommes en ce moment dans la vallée de la Mantawin, et que cette côte régulière que nous apercevons de loin doit en être la borne. Sur ces entrefaites, l'arrivée de deux chasseurs canadiens qui campent avec nous met fin à notre discussion, et nous apprend en effet que la rivière Mantawin n'est plus qu'à un mille et demi de notre camp, que nous appellerons désormais "le camp de la rencontre."

Jeudi, 11 Septembre.—Personne de nous ne fut lent ce matin. Nous avons hâte d'atteindre cette rivière qui fait le sujet de nos conversations depuis si longtemps et qui devait être le *nac plus ultra* de notre course dans le Nord. En un clin d'œil tout est prêt, personne ne retarde et nous sautons dans les canots qui volent et devançant le courant sous l'effort puissant de nos avirons. L'atmosphère est pur de tout nuage, le soleil brille au ciel avec éclat; ses rayons nous échauffent; tout annonce un beau jour. Tout-à-coup les trois hommes du premier canot poussent un cri en faisant tourner leurs chapeaux dans l'air; l'écho n'avait pas répété le dernier son que nous étions derrière eux; les deux canots glissaient alors sur les eaux de la Mantawin. Si notre Pigeon eût eu des ailes, nous l'eussions envoyé porter la bonne nouvelle de notre arrivée sains et saufs sur cette rivière à ceux qui nous ont vu partir avec tant de crainte et qui nous suivent avec tant de sollicitude. Nous descendons pendant toute la journée en redoublant d'attention pour prévenir à temps les rapides et les chûtes que nous ne connaissons pas. Par ce que nous avons vu aujourd'hui, nous pouvons dire que la Mantawin coule des eaux claires, limpides, à travers une vallée remarquablement plane et un sol qui paraît fertile. Les grèves peuvent avoir 5, 6 et quelquefois 10 et 12 pieds de hauteur et sont formées de différentes couches de terre parfaitement visibles en tous lieux. De nombreuses langues de terre sur les bords de la rivière, couvertes d'aulnages

desséchés ou de gros foin, sont pour ainsi dire prêtes à être cultivées. Comme nous l'avions présumé hier, une ligne assez régulière de collines borne ce que nous avons vu aujourd'hui de la vallée vers le Nord, comme le versant des Laurentides la borne vers le Sud. Quelques montignes isolées couronnent la beauté du coup d'œil, en brisant la monotonie d'une plaine continue. Tout le territoire que nous avons aperçu aujourd'hui est très propre à l'agriculture, les vallées qui commencent à la rive sont entouées vers le sud par des collines qui s'élèvent en amphithéâtre et qui, dans quelques endroits, viennent expier aux bords de la rivière où elles se terminent par des falaises. En descendant le courant, nous nous sommes souvenus de quelques uns de ces vieux airs canadiens qui vont si bien sur l'aviron et qui sont encore sur les pages d'honneur du mémorial de M. Brassard, "Le fil du roi d'Espagne," "A la claire fontaine," "Mon père a fait bâtir maison" et beaucoup d'autres nous ont fait passer sur l'eau d'agréables moments.

Vendredi, 12 septembre.—Après une exploration assez avant dans l'intérieur, sur la rive droite, où nous trouvons un sol de terre jaune sablonneuse, nous poursuivons le cours de la rivière qui nous offre parfois sur ses bords des terrains brûlés, si bien nettoyés que la plupart peuvent êtreensemencés à bien peu de frais. Nous parvenons à un sixième rapide dont le portage est en côtes continues et pavé de roches en plusieurs endroits.

Nous eûmes beaucoup de fatigue dans ce trajet et trois minutes d'émotion. Nous cheminons lentement le long d'un fourré très épais lorsqu'un grand bruit de feuilles sèches et de branches qui se rompent frappa soudainement nos oreilles. Nous hâtons le pas, mais le bruit augmente et se rapproche. Notre guide, arrêté tout court sur ce qu'il voit, nous crie sourdement de nous ranger à ses côtés et de mettre la main à la hache et au fusil en même temps. Le bruit se rapprochant toujours il lance à tout hasard une décharge à travers les branches. Nos bras déjà levés tenaient la hache suspendue prête à tout mettre en pièces lorsqu'un malheureux lièvre tout effaré sautant du buisson nous passa dans les jambes et dispara derrière nous en deux bonds. Un éclat de rire général rompit notre gravité et surprit nos figures encore allongées, puis nous nous fîmes d'appeler cette route: "Le portage du lièvre."

En laissant ce portage et nous éloignant du rapide, nous tombons dans une vallée excellente dont le sol est plan, assurément fertile et facile à cultiver. Qu'on en juge: ce sol est couvert d'abord de bois mêlé, puis peu-à-peu d'ormes, de noyers, de frênes, d'aulnes, d'osiers, qui attestent sans contredit une terre de première qualité. Nous débarquons deux fois pour nous bien assurer de sa qualité par un examen spécial et nous y remarquons avec plaisir la belle terre grise et forte de la vallée du grand fleuve. Nous descendons toujours et bientôt nous sommes au milieu d'un terrain inondé à de grandes distances par une chaussée qu'on nous a dit exister non loin de là. Nous la visiterons demain. En ce moment nous avons à notre droite un lac appelé par les sauvages: "Kaïakama," comme si nous disions en français Lac à la raquette; nous y entrons par un chenal étroit à travers les aulnages desséchés, dans l'intention d'aller planter notre tente au fond du Lac auprès du seul habitant de ses lieux. Nous rôdons une couple d'heures à travers les taillis inondés afin de trouver une issue qui puisse

nous conduire à cet introuvable habitant. Nos efforts furent vains, nos recherches inutiles, et la pluie battant nos épaules nous force à camper de bonne heure.

Nous hommes ayant poussé une reconnaissance vers le Sud, nous trouvons sur le soir que notre tente s'élève seulement à quelques arpents de l'extrémité du chemin d'hiver qui arrive à la Mantawin par St. Gabriel de Brandon. Ici, comme ailleurs, nous enfonçons dans une belle terre jaune et grise toute la longueur des palettes de nos avirons, sans rochers ni autre embarras. Il est certain que de nombreuses familles peuvent s'établir avec avantage sur les terrains que nous avons vus aujourd'hui.

Samedi, 13 septembre.—Le temps s'étant remis au beau pendant la nuit, nous laissons le camp du "Kaïakama" vers huit heures, nous traversons ce lac une nouvelle fois et reprenons la riv. ère Mantawin, afin de pousser plus loin notre descente. La rivière coule assez rapide, formant par intervalles des coudes si brusques qu'il semble que l'on est quelquefois ramené en arrière. Nous faisons peut-être cinq milles et soudain sortant d'un enfoncement de la rivière, le bruit d'une cataracte frappe mes oreilles; nous cessons aussitôt de ramer et laissons couler docilement l'aviron en barre, nos canots, l'un fixé sur le courant. Ne connaissant ni la chute, ni le portage, il nous faut user d'une grande précaution; nous y arrivons enfin, et un corps d'arbre jeté négligemment sur une grosse pierre nous indique que c'est là le débarcadère. Un canal étroit, taillé dans le roc solide, reçoit toutes les eaux de cette rivière, et les verse à une profondeur de 80 pieds dans un grand étang de brouillard et d'écume, d'où elles coulent paisibles à une distance considérable, comme un large ruban, dans le fond de la vallée. A la tête de cette chute l'on voit encore une grande chaussée construite par M. Gilmour, de Québec, pour faciliter jusque là, la descente du bois dont il faisait commerce. A cette distance dans les bois, on se croirait soudainement transporté au milieu de nos belles campagnes, en retrouvant cet ouvrage de main d'homme, pourtant si éloigné de toute habitation. Ce grand ouvrage sur une rivière presque inconnue, dans la profondeur des forêts, semble placé là en face de la brute et grandiose nature, comme terme ou point de comparaison entre la puissance de l'homme et celle indéfiniment centuplée du Créateur. La chaussée peut avoir 110 ou 120 pieds de longueur, entre 10 à 16 pieds de hauteur.

Elle a quatre empellements dont deux seulement sont brisés. Mais cet étroit passage ne suffit pas à l'écoulement de l'eau qui, refoulant à l'Ouest, inonde les terrains dont j'ai parlé; mille à quinze cents arpents de terre seront mis à sec aussitôt que cette chaussée sera défilée. Sur le côté droit de la rivière, vis-à-vis de la chaussée on a creusé jusqu'à cinq ou six pieds de profondeur dans une terre jaunâtre d'abord, puis glaiseuse ensuite. Nous avons aussi remarqué dans les environs différents morceaux de terre tous préparés pour la culture. Ayant ainsi examiné toutes choses convenablement nous faisons le portage et laissons derrière nous la chute et la place Roberval. Il était midi quand le terrain défriché de la ferme Gilmour s'étala devant nous au Nord-Est du lac des Pins; c'est un abas de 60 arpents de superficie où l'on a déjà récolté des moissons abondantes de grains et de légumes qui servaient au maître du chantier pour la consommation des animaux qu'il y gardait; nous étions alors à la ligne de séparation entre le district de Montréal et celui des Trois-Rivières, c'est-à-dire, au terme

fixé de notre course. Nous avons proposé de prendre ici un peu de repos lorsqu'un incident frappant vint nous y déterminer complètement tout en nous remettant en mémoire l'antique histoire d'un héros de nos vieux classiques. Une fois suivie de deux petits rôdant et grugant dans les herbes s'offrit à nos yeux en gravissant la côte. Des regards d'étonnement courent de l'un à l'autre de nous et personne n'a le mot pour dire sa surprise. Quelqu'un, se composant, dit avec hilarité: "Eh bien, *is locus... erit, requies ea cetera laborum*, c'est ici le lieu planton-y notre tente," au moins pour cet après-midi, répond un autre, après cette traduction libérale: Approuvé de l'équipage. Le pieux Eueé eut choisi cet endroit pour l'emplacement d'une ville, mais n'ayant point, nous, cette grande mission des dieux nous nous contentons d'y déployer notre tente, laissant impénétré, sous les profonds replis de l'avenir, peut-être le secret d'une puissante prospérité. Un dîner frugal est apprêté sur l'herbe et consommé de suite. Nous allons de là visiter l'emplacement des bâtisses si considérables que l'on avait faites sur cette ferme: le feu a tout détruit sans exception, nous y observons pour toutes reliques une quantité de clous de toutes dimensions et quelques morceaux de fer épais que le feu n'a pu consumer. Nous gravissons ensuite une éminence non loin de là pour avoir une meilleure vue des terrains environnants. Vers le Nord et le Nord-Est notre vue plonge à distance dans un espace qui n'offre pas même la plus légère colline à notre observation. En face, au Sud de la rivière, une montagne assez douce vient mourir à la grève. Le terrain de la ferme, par sa position, offre beaucoup d'avantages, et quoique sablonneux paraît assez productif. Une grande île à l'entrée du lac est en partie couverte de beau foin. Il en est ainsi de plusieurs points que la rivière forme dans ses détours depuis le *Rapide Brûlé* jusqu'ici.

Nous avions désiré descendre à quelque distance encore jusqu'à la rivière du milieu et celle du Lac Clair où l'on nous dit que le terrain surpasse tout ce que nous avons vu; mais le peu de provisions qui nous reste nous force à tenir à notre première décision. Nous sommes au dernier jour de la semaine et avec lui finit aussi notre descente. Demain nous rebroussons chemin en refoulant nos pas.

Dimanche 14 septembre.—D'assez bonne heure ce matin nous tournons le dos au camp de la ferme en lui disant adieu, n'y laissant d'autre monument qu'un gros pieu planté sur la grève qui retient nos noms avec la date de notre passage. Nous débarrassons en plusieurs endroits pour y examiner le sol scrupuleusement et nous le trouvons composé partie de terre jaune, rarement sablonneuse, partie de terre grise, espèce d'alluvion qui ne saurait être improductif. Depuis la ligne du district des Trois-Rivières en remontant sur un espace de 9 ou 10 milles jusqu'au Portage Brûlé est une vallée remarquablement belle que nous appelons entre nous la vallée de l'orme à cause de ce bois qui domine généralement dans son milieu. Cette vallée dont une grande partie des bois a péri par le feu ou séché sous les eaux est dans beaucoup d'endroits couverte de gros foin déjà propre à la nourriture des bêtes à cornes. Nous estimons que le centre de cette vallée ne peut-être plus tard que le centre d'une paroisse où des familles vivront à l'aise sur des terres grasses fertiles et profondes.

Le portage mentionné plus haut (ou le Rapide Brûlé)

est une ligne de séparation entre cette vallée de l'Orme que nous venons de passer et une autre étendue de terrain plan également arrosé par la Mantawa que nous appelons à son tour la vallée des Aulnes à cause aussi de ce bois qui domine sur ces bords. Rien de plus gracieux, de plus en hauteur même que l'aspect de cette vallée. De la colline où nous élevons pour en jouir, nous apercevons une étendue plane, ni circulaire, ni carrée, mais ayant bien la forme d'un compas ouvert d'une circonférence de degrés. Une ligne courbe d'élevations moyennes en forme d'arc dans le lointain. Les deux branches du compas sont de légères collines boisées de bois franc qui se rapprochent peu à peu jusqu'à ce qu'elles se fassent, non pour s'augmenter, mais comme pour s'annuler réciproquement. Au milieu de cette charmante vallée, vous voyez la rivière couler avec caprice ses eaux limpides, tantôt les dérochant sous les frênes et les grand-bouleaux qui penchent sur sa rive, tantôt permettant au soleil d'y mêler ses rayons aussitôt réfléchis avec éclat vers l'observateur éblouie. Comme la précédente cette vallée, à elle seule, formera plusieurs paroisses, il n'y a pas à en douter. Nous comptons à 5 heures au portage de la Grosse Roche.

Lundi 15 septembre.—Cette nuit dernière est la meilleure que nous ayons encore passée sous la tente. Une énorme roche taillée à pic d'une grande hauteur placée en face de notre feu réverbérait la chaleur du brasier jusque sous la tente sans en laisser perdre un degré. Aussi nous sommes nous reposés amplement de la forte journée d'hier en nous endormant de ce doux sommeil de laboureur tant vanté par les poètes. Nos excursions en profondeur ont prolongé notre temps sans rien augmenter des nos provisions. Tout au contraire, elles diminuent dans un degré alarmant. En quittant le "camp de la rencontre," nous n'avions pris des vivres que pour quatre jours et nous en sommes déjà à la sixième journée. Il est vrai que nous avions compté sur le succès de notre pêche qui fut loin de répondre à notre attente. Vingt fois nous plongeons dans les eaux un malheureux hameçon qui s'énoûsse ou se brise dans les embarras de la grève, vingt fois nous croyons piquer le brochet, le doré et autres poissons, un vigoureux coup de main fait alors siffler la ligne hors de l'eau; mais elle serpente dans l'air et voilà tout. Deux maigres brochets compensent à peine le sacrifice de nos appâts et nous ne pouvons en avoir davantage. Malgré notre diligence vers notre dépôt nous ne pouvons y arriver aujourd'hui. Pour surcroît de contradiction, l'atmosphère se couvre de gros nuages qui portent la pluie dans leur sein. Elle nous arrive bientôt et nous condamne impitoyablement en plein jour à cinq heures d'un repos forcé. Assis sous la tente qui recouvre nos sacs vides, et n'ayant pour toute ressource que quelques poignées de riz, il ne s'écoule pas un bien longtemps sans qu'il soit décidé de faire sur l'heure une soupe aussi épaisse que possible qui puisse rassasier l'équipage encore au moins ce soir.

Pendant que les hommes sont à la recherche de bois sec, M. Brassard et moi présidons à la chaudière. Dans la recherche de quelque utile instrument pour mettre proprement le dernier grain de sel dans la soupe, il me tombe sous la main un sac de poivre ven é perdu depuis deux jours. "Bonne fortune, crier-je à M. Brassard, voici bien notre poivre, nous allons nous en servir, n'en met-on pas dans la soupe?" "Sans doute, me répondit-il, et poivrez." Je m'avance alors au-dessus de la mar-

mite et par un mouvement involontaire, fruit d'une gaucherie impardonnable, le sac me part des mains et tombe ouvert dans la soupe. Une livre de poivre en noue la surface; en même temps j'y échappe ma cuiller qui plonge le sac en bras-ant tout cet amalgame. Tout le monde arrive sur ces catichanes et un déluge de compliments m'assailit sur l'heure; néanmoins je sais terminer mon travail dans l'impassibilité. La soupe est faite, mais qui en mangera le premier? Notre fidèle *Brandy* lui-même, sentant ce mets trop assaisonné refuse d'y tenir par ses babines. C'en est fait, il faut donc la sacrifier ou au moins retarder que la faim nous pre se davantage. En attendant nous devrons à nous six cinq malheureux biscuits, tenus en réserve au fond d'une calotte et que nous engloutissons en un clin d'œil,—séparation faite très amicalement.

A continuer.

FEUILLETON:

LES COMPLICES.

(Suite.)

IX.

J'ai dit le résultat du duel. Bernier rentra dans la ville avec un bras en écharpe.

La première personne qui alla s'inscrire à sa porte fut son adversaire, selon l'usage, qui fut lui en pareille circonstance. Puis y vinrent les libéraux de toutes nuances: les exaltés, parce qu'il était leur chef; les modérés, parce qu'à cette occasion ils pouvaient, sans engager leur politique, témoigner de l'estime et de la sympathie pour un ami compromettant.

Les royalistes y vinrent par une sorte de coquetterie courtoise, et comme à la suite de Rouvenac, dont ils se faisaient pour ainsi dire solidaires. Quelques autorités pensèrent qu'il était convenable de témoigner de l'intérêt à un jeune homme capable, mais égaré. En dehors de toute manifestation de parti, bien des gens allèrent prendre des nouvelles du blessé, les uns, parce qu'ils le rencontraient au palais, ou bien parce qu'ils étaient en relation avec son père. Enfin le reste de la ville, parce que tout le monde y allait.

Ce concours simultané donna tout à coup à Bernier une importance et une position. Il le sentit, et résolut d'en profiter, en bénissant la blessure légère qui lui mettait enfin le pied à l'étrier.

Il garda la chambre, mais reçut tous ceux qui se présentèrent. Étendu dans un fauteuil à la Voltaire, assez souffrant pour avoir les yeux abattus et la parole languie, pas assez pour ne pas avoir la libre disposition de ses facultés morales, il sut dire à chacun ce qu'il devait, et le dire en bons termes, parce qu'il n'était point troublé par la passion. Pour la première fois de sa vie il se trouvait maître de son terrain.

Aussi, en le quittant, chacun emporta-t-il de lui une idée favorable. Les royalistes observèrent qu'il ne manquait point de valeur, et déplorèrent de le voir engagé dans une voie si fâcheuse. Les libéraux modérés eurent la conviction qu'au fond il était des leurs. Les *just-milieux* enfin, ceux qui sont, en général, les créatures de tous les gouvernements, se dirent qu'assurément ce jeune avocat parviendrait.

Aristide s'était appliqué surtout à faire sentir sa reconnaissance pour l'intérêt qu'on lui témoignait. Dès qu'il fut guéri, il alla rendre toutes les visites qu'il avait reçues.

Chez les autres, ce jeune républicain, peu fait jusqu'alors à l'usage des salons, se trouva moins à l'aise que chez lui, dans son rôle de convalescent. Mais son effet était produit, et le léger embarras qu'on pouvait remarquer dans ses manières fut mis au compte de la diplomatie. On pensa qu'il craignait par une attitude trop nette, tantôt de s'engager, tantôt de blesser les gens qu'il venait voir.

Bernier avait le juste instinct de sa situation. Il comprit que désormais son rôle était changé à Sarlat. On le vit moins au café. Il parla peu et sans violence. Au contraire, il affecta la retenue, comme quelqu'un qui réserve sa pensée.

Alors on se demanda d'où venait ce changement, et chacun l'interpréta dans un sens favorable à ses opinions. De plus en plus, la confiance allait à lui, et tous se flattaient secrètement de conquérir ce révolté, qu'on eût laissé bien longtemps faire antichambre à la porte de l'indulgence s'il s'était soumis à l'opinion, dès l'abord, au lieu de la braver.

On lui confia quelques causes. Il les gagna. On vint le consulter. Comme il était instruit et intelligent, il conseilla juste.

Bientôt son cabinet eut une notoriété dans l'arroudissement.

Dans tous les camps, Aristide Bernier fut respecté. On ne précisait rien, mais on le regardait comme un homme d'avenir.

Un jour alors, après le gain d'un procès important, M. Bernier père dit à son fils :

—Maintenant, mon cher Aristide, tu peux sans crainte demander la main de mademoiselle Joséphine Allard...

Ah! malgré le flegme extérieur sous lequel Aristide cachait son ambition, comme il bondit à cette proposition!

—Eh! je ne veux pas me marier, mon père! s'écria-t-il.

—Pourtant, mon cher fils, il en est bien temps. Tu as trente ans passés...

—Qu'importe?

—Mademoiselle Allard en a vingt-sept et demi.

—Mon père, laissez, je vous en conjure, mademoiselle Allard!

—Elle ne te plaît pas?...Pourtant...

—Mais personne ne me plaît. Je ne veux pas me marier.

Il n'y fallut pas revenir. Depuis qu'il avait pris une importance à Sarlat, Aristide, par sa tenue, par sa réserve, par les profondes pensées qu'il semblait renfermer sous son silence, tenait en respect même ses proches. Son père, en lui donnant sa confiance, semblait avoir tacitement abdiqué en ses mains. Sa mère était fière de lui. On n'osa plus l'interroger ni sur ses sentiments, ni sur ses projets.

X

Ce duel avait aussi donné une certaine consistance au chevalier de Rouvenac.

Quelques-unes des familles aristocratiques de la ville lui firent accueil. C'était une récompense qui semblait

due au bravo qu'on ne payait pas, mais ce n'était pas une adoption. Mille détails l'indiquèrent au chevalier d'aventure, qui se sentait à demi reconnu, à demi désavoué par son parti.

Toutefois ce frottement avec la bonne société donna aux façons du chevalier le poli qui leur manquait. En deux ans, le beau garde-français que nous avons vu levant sur la petite ville sa contribution de guerre était devenu, à l'extérieur, presque un gentilhomme.

Grand, hardi, bien découplé, l'œil vif, la moustache retroussée, portant désormais avec une égale élégance la livrée du salon et le costume de chasseur, le chevalier fut complet lorsqu'il eut emprunté au monde un vernis d'urbanité.

Alors son ton offrit un singulier mélange de courtoisie et d'impertinence. A la fois hautain et obséquieux, toujours plein d'audace, il glissait ou coupait toutes les hostilités en allant au-devant. Personne, dans le pays, n'avait d'estime pour le chevalier, mais, sous son regard froid et hautain, tous les yeux se baissaient. A sa parole incisive et mordante, on trouvait difficilement une réplique. Il se retranchait aussi derrière une sorte de cuirasse morale qui défendait son fort intérieur contre toutes les investigations, et sur laquelle glissaient les armes inoffensives comme sur une surface d'acier poli.

Ce n'était pas un être pourvu de cet arsenal de forces qui pouvait borner ses espérances et ses appétits à vivre à Sarlat d'un cheptel de fusils.

Lui aussi voulait aller à Paris! non pas pour parvenir au premier rang et monter au pouvoir, mais pour mener largement la grande vie. Il lisait avec la fièvre l'histoire de ces fortunes soudaines, faites à la Bourse et dans l'industrie, que racontaient les journaux de cette époque; et, tandis qu'il arpentait une gare en tirant aux lapins, il se voyait en rêve dans un cabriolet rapide, dont les roues faisaient jaillir des étincelles sur le pavé. A ces côtés, un groom lilliputien l'appelait: "monsieur le comte..." Tandis qu'il faisait visite à une austère douairière, il pensait aux boudoirs dorés des pécheresses que déjà les petits journaux citaient pour leur luxe.

Son imagination, rendue présomptueuse par ses succès de province, lui livrait Paris par avance comme une ville conquise qu'il mettait au pillage. Comment il ferait pour vaincre, il y pensait à peine, tant il se fait à son intelligence, à son audace, à sa présence d'esprit. Mais, s'il se tenait assuré de la victoire, il lui fallait s'équiper pour la campagne, c'est-à-dire, il lui fallait réunir quelques billets de mille francs... Chose difficile!

Et qui donc aurait prêté de l'argent à Rouvenac, à Sarlat? Les gens d'affaires, les bourgeois, qui savaient au juste combien de sous et de centimes il avait à prétendre?—Ah! que non pas!—Les nobles?—Ils livraient leurs domaines à son braconnage, ils lui faisaient place à à table, ils laissaient tomber des écus de leurs bourses dans celle du baron de Rouvenac;—n'était-ce pas assez?—

Et d'ailleurs, ces gentilshommes vivaient de leurs revenus dans leurs terres et n'avaient point d'argent comptant.

Comment faire?

Cette question préalable renversait tous les châteaux en Espagne qu'échafaudait le chevalier; et plus le temps marchait, plus son impatience croissait. A son premier cheveu blanc, la rage le prit.

— Suis-je donc condamné, se disait-il, à vivre ici de chétives rapines, en jouant au plus fin avec les gardes champêtres, tandis qu'à Paris les oiseaux de proie de la coulisse dépensent moins d'intelligence pour récolter des millions ?

Il conçut cent projets irréalisables, il tenta dix démarches qui échouèrent... De son parti, il ne pouvait espérer que des lettres de présentation... C'était déjà beaucoup que d'avoir des portes ouvertes dans le vrai monde... Mais partir ! Comment partir ?

Après les projets audacieux, mais avouables, Rouvenac pensa aux moyens habiles, qui sont la ressource des maltraités de la fortune... Peut-être que, s'il avait habité Paris au temps où l'abbé Prévost écrivait *Manon Lescaut*, il eut filé la carte à l'hôtel de Transylvanie... Mais on ne jouait pas à Sarlat.

Raoul de Rouvenac et Aristide Bernier, depuis leur duel, avaient absolument changé de maintien vis-à-vis l'un de l'autre.

D'abord la courtoisie exigeait qu'ils se montrassent réciproquement polis et pleins d'égards. Ensuite, quand la nécessité les mettait en présence, Bernier, devenu modéré, devait naturellement témoigner du respect pour les convictions de son adversaire, et Rouvenac, le vainqueur du combat singulier, ne pouvait plus qu'aller au-devant du vaincu.

Et puis, en se heurtant, tous deux avaient senti l'un en l'autre je ne sais quoi qui les attirait comme l'inconnu. Ils ne se pénétraient point, mais ils se cherchaient.

L'aplomb et la désinvolture de Rouvenac étaient, pour Bernier, un perpétuel sujet d'admiration. Combien n'eût-il pas donné pour les lui dérober ! Quant à Raoul, il regardait le petit avocat comme un problème dont il cherchait la solution, comme une forteresse dont il faisait le tour pour trouver la brèche qui pouvait l'introduire dans la place. Tous les deux s'observaient en se demandant si la destinée les avait faits pour s'allier ou pour se détruire.

XI

Vers l'an 1841, Raoul et Aristide habitaient encore Sarlat. Le premier, qui entendait sonner sa trente-troisième année, regrettait de ne croire ni à Dieu ni au diable, parce qu'il ne savait à qui vendre son âme. Le second, toujours calme et froid à l'extérieur, pâli et maigri par les veilles et l'étude, se demandait avec une inexplicable angoisse si l'heure arrivait enfin où il devait recueillir le fruit de sa patience.

Un soir, après souper, il dit à son père :

— Combien croyez-vous que vaille l'ensemble de nos propriétés ?

— Mais cinquante mille francs à peu près... Tu désires savoir le chiffre de ta dot ? Tu penses au mariage ?...

— Non, mon père... Donc la vente de nos terres donnerait cinquante mille francs ?

— La vente, je ne sais pas ! Quand on vend on n'a pas toujours le haut du pavé ! Mais il ne s'agit pas de vendre.

— J'ai lieu de croire, reprit Aristide après un silence, que les messieurs de Chasseneuil donneraient un bon prix de la Jonchère et du Mesnil.

— Et qu'importe ?

— Il importe... Mais il ne faudrait pas qu'ils fussent le fond des choses... La belle terre de Pressenzac va être mise en vente, mon père !

— Vraiment ! Et pourquoi ? Le marquis aurait-il mangé son bien à Paris ?...

— Précisément. Et, comme il est ruiné, son conseil l'engage à ne pas attendre, pour vendre sa terre, les poursuites de ses créanciers.

— En effet, cela vaudrait mieux... Il n'aura pas l'air d'avoir la main forcée, d'être obligé de faire de l'argent à tout prix...

— Oui ! voilà toujours ce qu'il faut craindre... C'est pourquoi, avant que ce propos de vente soit ébruité, il faudrait profiter de l'envie qu'ont les messieurs de Chasseneuil de placer en terres l'argent de la succession de leur tante...

— Eh bien, précisément, à la vente de Pressenzac, ils pourront se tailler, dans la masse, deux jolis domaines.

— Et voilà ce que je redoute mon père ! et voilà pourquoi il ne faut pas attendre qu'ils soient avertis de cette vente !

— Aristide, reprit le vieil avocat, je ne te comprends pas du tout. Explique-toi plus clairement !

— Eh bien, mon père, puisque vous ne devinez pas, voici la combinaison que j'ai faite... En nous y prenant vite et bien, nous pouvons vendre nos terres un bon prix aux messieurs de Chasseneuil. Elles sont d'excellente qualité, et, sauf à Pressenzac, ils ne trouveront pas dans le pays deux domaines mieux arrondis et en meilleur état.

— Eh ! mais voilà pourquoi je ne veux pas vendre mon bien ! s'écria vivement M. Bernier père. Je l'ai reçu de ma famille, je l'ai cultivé, soigné, amélioré...

— Tant mieux ! les terres ont gagné de valeur !

— Elles représentent la dot et le douaire de ta mère, l'héritage de ta sœur et le tien... J'espère que mes petits-enfants...

— Mon père, si vous voulez me croire, vos petits-enfants n'auront pas besoin de ce modique héritage ! Parlons peu, et parlons bien. Voilà ce qu'il faudrait faire tout de suite : d'abord vendre tout. Notez-bien qu'en vendant aux messieurs de Chasseneuil, qui cherchent un placement, nous recevrons tout comptant. Admettez que vous réalisiez cinquante mille francs au moins. Il faudrait d'abord désintéresser ma sœur pour que son mari n'ait pas la crainte de se trouver lésé... Je serais d'avis même que vous garantissiez par un placement sûr ce que vous lui réservez en héritage...

— Eh ! mais, dit le père, ne vas-tu pas me demander de faire mes partages de mon vivant, et...

— Moi, mon père, reprit Aristide, je n'ai besoin de rien. Et pourtant il ne faut tout le reste.

— Le vieux républicain bondit.

— Avec le reste, j'achèterai en mon nom, la terre de Pressenzac. Vous verserez comme premier paiement, les seconds vingt-cinq mille francs...

Cette fois, M. Bernier, abasourdi, regarda son fils avec une indicible stupéfaction. Depuis longtemps, il était accoutumé à le considérer comme un esprit sérieux et profond, comme un homme capable, sur la prudence duquel on pouvait se reposer. Tout à coup cette croyance, lentement établie par des années d'épreuves, s'éroula, et Aristide redevint pour lui l'étudiant révolté qui avait tenu tête à sa colère. Même, il se demanda s'il ne perdait pas la raison subitement.

— J'ai pris toutes mes informations, continua tranquillement Aristide ; avec vingt-cinq mille francs, M. de Pressenzac fera prendre patience à ses créanciers.

D'ailleurs, je me chargerai de les apaiser ! Que diable ! on ne trouve pas comme cela tous les jours des gens prêts à payer comptant une terre de deux cent mille francs ! En la vendant par lots, cela ne suit pas... Il est bien entendu que M. de Pressenzac, qui vit à Paris dans le monde des plaisirs, ignore que les messieurs de Chasseuil ont cinquante ou soixante mille francs à placer, et veulent les placer en terres.

— Fort bien ! dit enfin le vieil avocat tout frémissant d'impatience. Je comprends le désir de remplacer deux métaux contre un château planté au centre d'une belle terre ; mais comptes-tu sur tes honoraires d'avocat du bureau de Sarlat pour payer les cent soixante-quinze mille francs restants ? ou bien as-tu quelque procédé que j'ignore pour battre monnaie ?

— Il s'agit bien de cela ! J'aurai du temps pour payer !... je m'arrangerai pour payer par parties. Enfin, il n'y a pas deux fois en vingt ans une terre comme Pressenzac à acheter dans l'arrondissement... Dans un an, je sais que nous aurons ici des élections... Je veux être éligible ! et pour cela il faut payer le cens... couprenez-vous maintenant ?

— Ah ! s'écria le père entrevoyant pour la première fois les profondeurs de l'âme d'Aristide, tu es ambitieux !

— Peut-être !... A quoi pensiez-vous donc que je travaillais ici, depuis longtemps ?... Croyez-vous que j'aspirais à épouser une mademoiselle Allard ? à mettre mon esprit et ma science au service du premier venu, pour une misérable rémunération ? à élever péniblement trois ou quatre enfants...

— Mais tu ferais là ce que j'ai fait et ce qu'a fait mon père...

— Eh bien, j'aimerais mieux n'être jamais né ! répliqua vivement Aristide, dont la voix tremblante eut une vibration qui fit peur au vieil avocat. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un marchepied pour l'homme d'intelligence qui veut s'élever, la députation ! Mais il faut y arriver par la patience, le courage et l'habileté, à ce marchepied qui vous lance d'un seul coup dans l'Empyrée social... Une fois député..., on est maître de sa destinée, quand on sait comprendre et qu'on sait vouloir.

— Tu sais bien des choses, murmura le père tout rêveur.

— La question pour moi, c'est d'être nommé. D'abord je vous ai dit le moyen de me faire éligible. Quant à me faire élire, ce sera mon affaire. Monsieur Thévenot, notre député actuel, fort bien avec le pouvoir, comme vous savez, a la promesse du roi d'être fait pair de France au printemps. De là les élections. Vous savez que, l'an dernier, j'ai gagné pour lui un procès important... Je lui ai demandé, en manière d'honoraires, de me céder ses voix quand il arriverait à la pairie. J'aurai les libéraux, cela va de soi : j'aurai les légétimistes...

— Comment cela ?

— Ils ne sont pas assez forts pour faire un député de leur façon, et le savent. Mais ils veulent à tout prix empêcher le candidat du pouvoir d'être nommé.—La flétrissure qu'on leur a jetée à propos du pèlerinage de Belgrave-Squanro les exaspère.—Or, pour faire pièce au sous-préfet, ils réuniront leurs voix aux nôtres... Ajoutez que j'ai dans ce parti et dans tous en général des sympathies personnelles... Cela peut compter pour mieux que des espérances.

—Et là-dessus tu penses que nous devons tous jouer notre fortune ?

— Jouer ! Qui donc joue ?—moi seul !—Ma sœur est à l'abri... Vous, vous habitez, avec ma mère, le château de Pressenzac dont les revenus vous défrayent largement... Quant à payer les termes à venir du prix d'achat, une fois député, j'y pourvoirai.

— Les députés patriotes deviennent-ils donc si riches aujourd'hui ? demanda d'une voix sévère le vieux républicain.

— Les députés patriotes comme les autres sont aux sources de la fortune... D'ailleurs, au besoin, je saurai retarder les échéances... Saire patienter les uns et les autres... Eh ! qu'importe ! Il faut arriver !

— A tout prix !... même en jetant sur le tapis vert du hasard la fortune de toute une famille ?

— Je vous ai dit, mon père, que moi seul risquais quelque chose. Mettons au pis la destinée. Si je ne paye pas, on vendra, n'est-ce pas ? après des délais plus ou moins longs... Admettons qu'on vende à perte, il vous restera toujours une forte partie des vingt-cinq mille francs que vous avez versés. Vous vous figurerez que je me suis marié et que vous m'avez donné une dot : voilà tout. De ce reste et du revenu des vingt-cinq mille francs placés pour ma sœur vous vivrez. Quant à moi, je n'aurai plus besoin de rien, — car je me ferai sauter la cervelle.

— Tais-toi ! s'écria le vieux Bernier, hors de lui. Tais-toi ! tu m'épouvantes !

En effet, ces froids calculs, cette résolution cynique et terrible, dépassaient de bien loin les audaces du vieillard. Le cœur doux et honnête de M. Bernier, son esprit droit, se reposaient jusqu'alors sur les vertus civiques de son fils ; et, pour lui, ces vertus, dignes de l'antiquité, c'étaient surtout l'abnégation de soi-même, le dévouement de l'individu à la masse. A ces aspirations généreuses se joignaient dans son âme l'amour de la propriété, inhérent à la longue possession d'un petit bien patrimonial, le désir d'une modeste aisance, bien naturellement éclos dans le cœur d'un bourgeois de province. Mais son initiation aux idées les plus avancées de la révolution n'avait point éteint ses vieux sentiments chrétiens, comme on sait. Cette idée de suicide, si simplement présentée comme la conséquence d'un échec, le fit frémir.

Il se demanda quel épouvantable travail se tuisait aujourd'hui dans l'âme des jeunes gens pauvres et obscurs qui, en voyant la route des grandeurs ouverte devant toutes les ambitions, et le succès accessible à toutes les audaces, s'élançaient en avant, renversent tout sur leur passage, escaladent les barrières et les précipices, et arrivent au but, pistolet au poing... à moins que leur cadavre ne reste accroché à l'une des aspérités du chemin.

Madame Bernier, jusqu'alors, avait écouté sans rien dire toutes ces choses inouïes pour ses oreilles ; c'était une honnête et bonne femme comme son mari était un brave homme, mais l'esprit plus fermé encore aux passions actuelles de la jeunesse. Les raisonnements de son fils lui parurent à la fois monstrueux et insensés : insensés, car elle ne pouvait admettre qu'on vendît son bien, à soi, pour en acheter un autre, et encore moins qu'on achetât quoi que ce fut sans avoir de quoi le payer ; et puis, elle ne pouvait entendre parler de sommes aussi énormes sans avoir le vertige ; — monstreu-

eux, parce qu'il lui paraissait hors nature qu'un fils osât prendre ainsi le gouvernement de la famille du vivant de son père, et commencer, pour se faire la voie plus facile, par ranger ses parents comme des meubles, dans un coin.

—Quant à moi, dit-elle enfin, je m'opposerai de tout mon pouvoir à des folies pareilles. C'est-à-dire que je ne donnerai point mon consentement à la vente de nos biens.

—Vous me refuseriez ! vous ! ma mère ! reprit Aristide stupéfait sous cette menace inattendue ; je me trompe, n'est-ce pas ?... Vous ne le pourriez pas... Vous ne m'avez pas mis au monde, vous ne m'avez pas élevé sur vos genoux, vous ne m'avez pas vu grandir en pâissant sur des livres, et vieillir solitaire entre les quatre murs de mon cabinet comme dans une cellule, pour me refuser, à l'heure où je vous le demande, l'aide qu'il me faut pour triompher... Non ! car vous m'aimez, ma mère !

—Je te refuserais, moi, le moyen de nous ruiner tous, dans le cas où ton père aurait la faiblesse de consentir à tes arrangements !

—Mais je n'y consentirai point, dit le vieillard.

—Et pourquoi, mon père ? En quoi ces arrangements vous sont-ils préjudiciables ? Vous n'avez rien à perdre si je succombe... Et, si je triomphe, ma fortune n'est-elle pas la vôtre ?

Désormais l'ambitieux n'avait plus ce flegme et cette audace qui rendaient ses parents interdits. C'est que tout à l'heure il croyait pouvoir parler en dictateur sûr d'être obéi, en oracle au-dessus de la contradiction. Maintenant il se sentait en présence de ses maîtres, de ses juges aussi...

Par instants il s'efforçait de faire entrer la conviction dans ces esprits timorés ; d'autres fois, il se révoltait contre cette puissance qui venait se mettre en travers de ses plans et faire avorter son travail de quinze ans.

—Quoi ! se disait-il, j'aurais jusqu'à présent rongé mon frein comme un étalon garrotté... j'aurais conduit ma vie avec une dissimulation digne de Sixte-Quint, préparé dans l'ombre mes voies lentes et sûres, pour que des scrupules de vieille femme viennent me couper le chemin !

Qu'ai-je fait de ma jeunesse alors ? s'écriait hors de lui l'Idare aux ailes brisées. J'ai trente-cinq ans, je suis chauve, mon visage se flétrit sous l'effort de la pensée... Et je n'ai jamais aimé, et je n'ai jamais été aimé... Jamais ! non, jamais !... je n'ai jamais connu le doux enivrement de l'amour... jamais je n'ai perdu ma journée à errer dans les bois auprès d'une femme aimée...

A Paris, j'ai vu de gais étudiants chanter leurs vingt ans dans un grenier... Moi, je travaillais seul, bouchant mes oreilles, aux rires argentins qui perçaient les minces cloisons... Ils dansaient !... je rêvais de fortune et de pouvoir...

Ici, j'ai retrouvé mes camarades d'enfance mariés, déjà pères... J'ai revu froidement, en me serrant le cœur, la jeune fille qui m'était destinée. Pourquoi, si l'on me brise aujourd'hui ?... Toujours et sans relâche j'ai travaillé pour parvenir...

Ma jeunesse est partie... je ne puis plus la ressaisir au vol... Ma fiancée est mariée... Et puis une âme comme la mienne n'oublie pas les rêves dévorants qui l'ont soutenue si longtemps... Un cœur étouffé ne se

réveille pas... Ah ! mon père, ah ! ma mère, on ne brise pas un homme à cette heure-là !

Enfin, quand il eut donné un libre cours à la révolte, il s'apaisa peu à peu ; devant l'opposition persistante des deux vieillards, il rentra dans sa guîne d'avocat, froid et austère. Alors il reprit en sous-œuvre ses premiers raisonnements, en tâchant d'éveiller chez ses parents un intérêt quelconque.

—Ma mère, disait-il, je serais le premier ici, et bientôt le premier du département, je vous le jure... Vous viendriez à Paris tenir ma maison... — Mon père, la presse européenne porterait à tous les coins du monde le nom de votre fils... Vous m'entendriez à la tribune défendre la gloire et la liberté de la patrie, tonner contre les vendus et les satisfaits ; je ne tarderais pas à devenir chef de parti... N'avez-vous donc nulle confiance en ma valeur ?

—Si fait.

—Eh bien, alors, comment me refusez-vous les moyens de devenir influent, de servir mon pays ?...

—Je ne comprends pas bien ton patriotisme... je vois bien mieux ton ambition que ton dévouement. Enfin, je m'arrête devant cette fureur de parvenir, qui ne te laisse d'autre alternative que le succès ou le suicide... Il y a bien des manières, mon cher enfant, de servir son pays, et souvent les plus obscures ne sont pas les moins fructueuses.

—Les parents, reprit la mère, s'ils n'ont pas toujours l'instruction et les talents des enfants, ont assurément de plus qu'eux l'expérience. Et puis, précisément parce qu'ils restent désintéressés, ils voient plus justement les choses. Leur devoir est aussi de garantir les enfants contre les entraînements de toutes les passions...

—Et vois comme la passion t'égare, interrompit M. Bernier. Tu ne sens pas, en vérité, que la demande que tu nous fais est d'un égoïsme féroce. C'est le propre des ambitieux de ne considérer qu'eux seuls sur la terre... Ainsi tu nous dis : "Je payerai plus tard le reste du prix de Pressenzac ; et si je ne paye pas, vous pourrez encore vivre honorablement ;" et ta conscience est tranquille. Pour toi, l'argent est tout ; nos souvenirs, nos vieilles affections pour les arbres que nous avons plantés, pour le foyer où toi et ta sœur avez joué tout petits, pour les mille détails, enfin, qui font la "maison paternelle," cela ne compte pas ! Tu veux nous dépayser aujourd'hui ; et, en cas de malheur, tu nous déménageras demain sans songer qu'on ne transplante pas les vieux arbres. Et si tu ne peux payer aux échéances, chose probable, si on t'exproprie, toi, par autorité de justice, la terre de Pressenzac peut perdre le quart de sa valeur... et nous nous trouverions non-seulement ruinés, mais encore endettés ! Pour toi, tu te tueras sans plus t'inquiéter de rien. Avoue que nous serons des vieillards bien heureux ! Allons, réfléchis en homme raisonnable. Tu verras que ta proposition ne devrait pas se discuter ; elle est inadmissible, tout simplement.

XII.

Ce n'est point avec un caractère aussi persévérant que celui d'Aristide, ce n'est pas avec une volonté de fer surexcitée par le paroxysme de l'ambition, qu'on se tient pour battu après un premier échec, si complet qu'il soit. Aristide revint à la charge avec une autre proposition. Cette fois, il s'agissait seulement d'hyp-

théquer les métairies paternelles pour les vingt-cinq mille fr. indispensables. Ceci, plus simple que l'autre combinai-on au premier abord, le devenait moins par l'examen. D'abord le patrimoine de la sœur d'Aristide se trouvait moins sauvegardé, et puis les lourds intérêts qui reviendraient totis les ans paraissaient ruineux à madame Bernier. Enfin, Aristide lui-même se disait qu'un emprunt pareil ne se peut pas faire, dans une petite ville, sans éveiller l'attention, et qu'il n'inspirerait pas confiance au vendeur si on le voyait ainsi "découvrir Pierre pour couvrir Paul," comme on dit vulgairement.

Comment faire, cependant ? Il s'attachait, faute de mieux, à ce dernier parti ; mais, pour cela encore, il n'eut le consentement ni de M. ni de madame Bernier.

Les jours passaient. Déjà on parlait vaguement de la mauvaise situation du marquis de Pressenzac, et de la vente possible du château. Que l'on imagine les tortures d'Aristide !

Enfiévré, hors de lui, en proie à toutes les incertitudes et à toutes les angoisses, il ne pouvait plus assouplir son esprit à l'ordre accoutumé de ses consultations. Souvent il demeurait court au milieu d'une controverse, ou bien il cessait d'entendre les explications de ses clients. Pour dompter cet état maladif, et aussi pour reprendre possession de lui-même, il entreprenait quelquefois de longues courses, à pied, dans la campagne.

L'air des champs, la saine et forte nature, apaisent le sang et les nerfs de ceux même qui sont sourds à leur grande voix et aveugles pour leurs beautés. Quand il avait bien marché par les bois, bien reçu au front l'air des vastes plaines, bien regardé couler l'eau des ruisseaux entre leurs rebords de mousse ou de roseaux, le sang battait moins fort dans ses artères, les idées se succédaient moins effervescentes dans son cerveau.

Alors, au lieu de divaguer, il pensait, cherchant une combinaison nouvelle pour arriver à son but, comme les vieux alchimistes cherchaient le grand-œuvre, toujours, sans cesse, jusqu'à la mort.

Et quand ses efforts se heurtaient à l'impossible, quand le sentiment raisonné de son impuissance lui revenait de toutes parts, il se disait encore en frappant la terre du pied : "Mais pourtant je le veux !"

Un après-midi, vers quatre heures, il errait ainsi dans la plaine de Savignac, en proie à son démon, l'œil fixé vers la terre, comme s'il se fût attendu à en voir sortir la solution de son problème.

— Bonjour, monsieur Aristide ; comment allez-vous ? s'écria tout à coup à son oreille une voix qui le fit tressaillir.

Il s'éveilla comme d'un songe, et leva la tête ; Raoul de Rouvenac était devant lui.

Naturellement il répondit :

— Merci, très-bien. Et vous ?

Mais sa voix était encore mal assurée : il se demandait, frappé par cette rencontre comme par une apparition fantastique :

— Est-ce un avertissement de la destinée ?...

Rouvenac avait son fusil sur l'épaule, son carnier en bandouillère. Son chien flairait aux alentours.

Je ne sais quel instinct le poussait, lui aussi, à tirer de cette rencontre un fruit quelconque. Peut-être, tout en suivant d'un pas machinal les pistes trouvées par son chien, cherchait-il également la solution d'un problème.

Quoi qu'il en soit, tous deux désiraient que la con-

versation s'engageât. Mais ni l'un ni l'autre ne voulait, le premier, l'amener sur un terrain significatif.

Ils échangèrent de ces phrases superlativement banales, qui sont une ressource pour occuper le temps et dissimuler la pensée.

Par exemple :

— Avez-vous tué beaucoup de gibier aujourd'hui, monsieur ?

— Et par quel hasard, vous qui n'êtes pas chasseur, courez-vous ainsi dans les champs ? Vous allez voir vos clients de Savignac ?

— Non... je travaille beaucoup ; le sang me montait à la tête, je suis sorti pour me promener, et je ne sais pourquoi ni comment je suis venu par ici.

— Beau pays !

— Oui, c'est l'une des plus fertiles plaines du bas Limousin ; on doit y trouver de bons lièvres ?

— Excellents !

— Et là-bas sous ces chênes, je ne serais pas étonné...

— C'est la trêsière de Minot...

— Ah ! oui, c'est vrai, il habite Savignac, notre ami... il y est devenu fonctionnaire public même, je crois ? Je suis bien coupable envers lui, monsieur de Rouvenac !... Je lui devais au moins une visite, et jamais je ne la lui ai rendue !...

Ce nom ramenait entre eux une certaine gêne. On se souvient que le percepteur de Savignac avait été le témoin de leur altercation, et ensuite de leur duel.

Mais il avait été aussi leur camarade de collège autrefois. Et, bien que cette camaraderie eût laissé peu de souvenir, car François Minot, fils de paysan, petit, grêlé, contrefait, médiocrement intelligent, ne frayait guère avec les deux aigles du collège de Sarlat ; ils évoquaient ce souvenir plus volontiers que l'autre.

Après quelques menus propos sur les disgrâces physiques et morales du percepteur, Rouvenac ajouta :

— Mais ce qui m'effraye, c'est de le voir vieillir, ce pauvre Minot ! On ne dirait point, certes, qu'il est notre contemporain.

— Vraiment ? moi, il y a fort longtemps que je ne l'ai rencontré. Il me semble qu'il ne vient presque jamais à Sarlat ?

— Bien rarement. Il n'y a point affaire, hormis lorsqu'il porte sa récolte d'écus au receveur particulier ; et je crois qu'il ne fait point de courses inutiles, vu sa pauvre santé.

— Il est toujours souffrant ?

— Il tousse, il a des douleurs, des fluxions, que sais-je ? C'est un vieillard enfin que cet homme de trente-cinq ans. Et son esprit paraît plus usé que son corps.

— Je l'ai toujours soupçonné d'être né à cinquante ans, notre camarade. Quand à sa tête... elle n'a jamais été forte.

— Maintenant, il a des lubies... des manies surtout. Ainsi sa maison est délabrée, il y vit seul, il s'y radoube comme il peut. Quand on le rencontre, par les chemins, sur son bidet, il vous a des airs effarés fort bizarres. Oh ! le maître et l'animal, aussi chétifs corps l'un que l'autre, sont bien connus dans le pays... surtout depuis que les enfants de Mailly, pour faire pièce au petit percepteur, se sont avisés d'attacher un cerf-volant à la queue du cheval, un soir de fiévie. La bête s'en va, comme vous pensez, quand, ayant pris le trot, elle se sentit ce nouvel appendice ; et le percepteur perdit la tête en voyant sa monture, si placide d'ordinaire que

bien des gens les croyaient en carton, faire des soubresauts et bondir de ci et de là. Les enfants suivaient de loin. Bientôt Minot, tête nue, car son chapeau avait passé par-dessus le pont de Mailly, les cheveux hérissés, serrant d'une main sa sacoche et s'accrochant de l'autre à la crinière de sa bête, poussa des cris lamentables. Je crois bien que c'est depuis ce jour-là que Minot est devenu à moitié fou.

—Les enfants sont cruels et ceux-ci eussent mérité une correction.

—Sans doute! mais les enfants ne s'encouragent guère à ces méfaits que quand ils sentent dans les dispositions de leurs parents une autorisation tacite. Minot n'est pas aimé dans le pays.

—Pourquoi cela?

On l'accuse de faire l'usure; c'est-à-dire qu'il prête de l'argent aux petits cultivateurs, soit pour payer leurs fermages, soit pour payer leurs contributions quand ils sont en retard. Naturellement il fait payer des intérêts... peut-être forts...

—Est-ce qu'il est riche? Est-ce qu'il prête beaucoup? demanda Bernier plus vivement qu'il n'aurait dû.

Un éclair venait de traverser son esprit, et son idée fixe, eu ce moment, était si puissante, qu'il en oubliait sa prudence accoutumée.

Tout à l'heure il répondait à Rouvenac sans intérêt et seulement pour soutenir la conversation. Soudain il rappela toutes ses facultés égarées comme un berger rassemble un troupeau épars. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un espoir était né en lui, et, avec l'espoir, une anxiété inexprimable.

—Je ne sais pas au juste combien il peut prêter, répondit lentement Rouvenac, que la vivacité inattendue de son partenaire avait étonné. Il a eu quelque chose en héritage; une soixantaine de mille francs sur lesquels il travaille...

—Il ne les a pas placés?...

—Il les place en détail chez les petits propriétaires et chez les cultivateurs, comme je vous le disais et leur fait porter intérêt... C'est le bruit public, du moins.

Tout en causant et sans y prendre garde, Rouvenac et Bernier faisaient du chemin. Le hasard seul, assurément, dirigeait leurs pas. Au bout de la plaine, sur le bord du chemin vicinal, était une maisonnette solitaire entourée d'un jardin assez bien entretenu.

—Et tenez! s'écria Rouvenac, voici précisément la maison de Minot!

Bernier encore une fois reçut au cœur une commotion qui le fit pâlir.

—Eh bien, murmura-t-il, si nous allions le voir?

—Volontiers, répartit Rouvenac.

XIII.

Ils poussèrent une petite clôture d'osier qui fermait la haie du jardin et heurtèrent à la porte.

Cette porte était de bois plein, un peu déjetée, mais soigneusement assujettie par des contre-forts de planches évidemment ajoutés par le propriétaire, qui semblait se préoccuper beaucoup plus de la solidité que de la symétrie.

Elle ne s'ouvrit pas d'abord et les deux visiteurs allaient rebrousser chemin, quand au-dessus de leurs têtes, à travers la fente d'un volet retenu demi-fermé par un bout de corde, apparut le profil ridé et pelé du petit percepteur.

—Comment! s'est vous, messieurs! s'écria-t-il dès qu'il eut reconnu les anciens adversaires.—J'y vais! me voilà! attendez!

Ce disant, Minot retira obliquement sa tête de l'étroite ouverture où il l'avait engagée; puis il descendit d'un piédestal quelconque sur lequel il était monté. Quatre ou cinq minutes encore s'écoulèrent avant que Rouvenac et Bernier entendissent une clef tourner deux fois dans la serrure. Enfin la porte s'ouvrit et le percepteur s'écria:

—Entrez donc, messieurs... mes chers camarades!... Et qu'est qui me procure l'honneur et le plaisir de votre visite?

—Mais tout simplement le désir que nous avons de vous voir, répondit Rouvenac.

La pièce dans laquelle venaient d'entrer Aristide et Raoul était la principale du logis demi-bourgeois, demipaysan, que Minot avait hérité de son père et qu'il conservait. C'était la *salle*, comme on dit, par un terme générique, qui embrasse à la fois la signification de salon, de salle à manger, de parloir et de bureau.

Sur les murs simplement blanchis à la chaux, ça et là, on voyait appendus et collés des images d'Épinal, des chaousons de Béranger illustrés, des textes de lois, des avis aux contribuables, et parmi tout cela des branches de laurier sauce, des chapelets de champignons secs, des courges à gourdes. Aux solives brunes du plafond pendaient deux jambons. Sur une grande armoire de noyer, qui décorait le panneau principal, on voyait des pots de confitures. Sur le bureau, près de la fenêtre, il y avait deux registres, un code, un encrier, de la sciure de bois dans une sébile.

Un secrétaire, un buffet surmonté de son dressoir chargé de vaisselle, une table ronde, quelques chaises, complétaient l'ameublement de cette salle.

Tout cela était propre et luisant. On comprenait à la fois que le petit homme n'ouvrait pas à tous venants son domicile, et qu'il était fier et heureux d'y recevoir des gens considérables comme ses anciens camarades de collège, par exemple.

Du paysan, s'il avait conservé l'amour de l'argent, l'âpreté au gain et la méfiance, il gardait aussi l'ostentation hospitalière. Sa maison était bien montée, et il se réjouissait de le faire voir à Rouvenac, un noble sans lo sou, et à Bernier, un monsieur fier qui, jusqu'alors, n'avait pas seulement songé à venir rendre visite à son témoin.

Aussi, à peine furent-ils assis, que le petit percepteur s'empressa de jeter une nappe sur la table et de dresser dessus quelques rafraîchissements.

Rouvenac et Bernier le laissaient se démener sans avoir envie de profiter de ses apprêts. Mais ni l'un ni l'autre n'osait prendre la parole pour l'arrêter. Bernier se disait quo Rouvenac, après une journée de chasse, avait peut-être soif et même faim; et Rouvenac, par courtoisie, tenait à laisser prendre toutes les initiatives à son ancien adversaire, avec lequel les circonstances le mettaient pour la première fois en rapports d'intimité.

Et, tandis que Minot se démenait, ses convives l'observaient en rêvant aux bizarreries de la nature, qui faisaient de ce camarade, vieilli avant l'âge, un être si différent d'eux.

Rouvenac se disait:

« Quelquefois les richesses de l'esprit compensent les

pauvretés du corps ; sous l'enveloppe fluette de Bernier, par exemple, il y a une âme forte. Mais quel est donc le bien que la Providence octroie en partage à cet être chétif au physique, et déshérité au moral, si Providence il y a ?...

Bernier, lui s'efforçait d'entrer dans le for intérieur de Minot. Et il restait en échec devant les contradictions apparentes de cette nature, à la fois avare et prodigue, défiante et vaniteuses. Il se demandait : " Pourquoi cet homme inutile et manqué est-il riche ? Et si la destinée aveugle jette la fortune au hasard, en fermant les yeux, comment la fortune, ce levier tout-puissant, n'inspire-t-elle pas à qui le possède le besoin de s'en servir ? "

Et il se perdit en étonnements.

" Cet homme n'aime rien, ne souhaite rien ; il n'a pas de famille, il mourra dans cet bicoque où il est né, et il amasse, et il thésaurise. Pourquoi ? S'il voulait pourtant, il pourrait changer ma position comme par un coup de baguette féérique. Que lui coûterait-il de me faire éligible ?... Ses billets de banque seraient placés sur la terre de Pressenzac au lieu d'être serrés ici dans quelque vieux bahut... Il me semble que si j'étais, comme lui, disgracié de la nature, j'aimerais à vivre dans autrui... que je voudrais employer ma fortune à m'acheter un remplaçant dans la société, pour ainsi dire..."

(A continuer.)

LA VIEILLE CHANSON.

A l'ombre du bois solitaire
Le soir avait surpris mes pas ;
Le rossignol allait se taire,
Rêveur, ému, je ne l'entendais pas—
J'écoutais un chant dans la plaine,
L'un virelai du temps passé ;
La voix souple allait, tendre ou pleine
Au gré du refrain cadencé.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries.
La jeune fille et sa vieille chanson.

C'était un récit légendaire
Mais d'un rythme plus animé,
Les notes passaient la rivière,
Et s'épuraient dans le ciel embaumé.
Il nous racontait la souffrance
D'un noble et vaillant chevalier
Regrettant son pays de France
Dans ses plaintes de prisonnier.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries.
La jeune fille et sa vieille chanson.

Pour la Dame de sa pensée
Son âme fondait en regrets.
" Elle," disait la mélodie,
" Que mes regards ne reverront jamais !... "
Dans son castel la chatelaine
Pleurait son seigneur suzerain
Lorsque le prince d'Aquitaine
L'enleva pour avoir sa main.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries.
La jeune fille et sa vieille chanson.

Or la nuit de cette aventure,
Un pèlerin fort courageux
Retroussant son manteau de bure
Barra la route au ravisseur houteux.
La cavalcade se disperse
Le Prince est atteint au cimier,
Puis au second coup qui le perce
Il reconnaît le chevalier

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries.
La jeune fille et sa vieille chanson.

La chanteuse, habile novice
Mettait son âme dans sa voix ;
Son chant n'était pas un caprice,
Il s'animait en courant sous les bois ;
Mais l'écho moelleux de la grève
Vibra lentement et se tut
Je croyais avoir fait un rêve,
Hélas ! le charme était rompu !

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries.
La jeune fille et sa vieille chanson.

Poésie antique et naïve,
Reflet des jours de nos aïeux.
Ne vous enluyez pas craintive
Devant notre art si fade et si pompeux !
Restez ! si la mode s'amuse
Aux froides douceurs d'aujourd'hui
Vous seule avez, aimable muse,
Le secret d'en chasser l'ennui.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries.
La jeune fille et sa vieille chanson.

Vous avez bercé notre enfance,
Consoié nos premiers chagrins,
Egayé notre adolescence :
Quels souvenirs valent ces vieux refrains !
Restez ! il est à la veillée
Tant de voix pour vous répéter,
Le poète sous la fenilée
Aime tant à vous écouter.

Quand je passe par les prairies
Le soir au temps de la moisson,
Je mêle dans mes rêveries.
La jeune fille et sa vieille chanson.

BENJAMIN SULZB.

Voici la part de collaboration de Victor Hugo au
Chansonnier du Gastronomes, de 1831,—

CE QUE J'AIME

COUPLET FAIT A UN DESSERT.

AIR : *Souvent, la nuit, quand je sommeille.*

D'attrait ravisants pourvue,
Seule, elle réunit tout ;
Ses appas charment la vue,
Et chacun vante son goût.
Sa peau veloutée et trafche
Joint toujours la rose au lis :
Ce pourrait être Phyllis...
Si ce n'était une pêche.

Victor Hugo.

De même que Napoléon serait encore sur le trône, s'il était resté simple lieutenant d'artillerie,—de même, Victor Hugo vivrait paisiblement aux Feuillantines, à l'heure qu'il est, s'il s'était toujours contenté d'écrire des choses aussi inoffensives que *Ce que j'aime*.

ROTHOMACO

Motif d'Adolphe de GROOT par ARBAN.

The musical score is presented in three systems, each consisting of a piano (piano) staff and a violin (violin) staff. The piano staves are written in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 2/4. The violin staves are written in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a time signature of 2/4. The score includes various musical notations such as notes, rests, slurs, and dynamic markings like *ff* (fortissimo) and *V* (vibrato). The first system is marked with a *s* (sostenuto) dynamic. The second system includes a *ff* dynamic marking. The third system includes *V* markings under the piano staff. A horizontal line with a central arrow is positioned above the first system.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). It contains a melodic line with various note values and rests. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with chords and single notes.

CODA

The second system is labeled "CODA" and continues the musical piece. It features the same two-staff format as the first system, with a treble and bass staff. The notation includes various rhythmic patterns and chordal structures.

The third system continues the musical composition. It maintains the two-staff structure with treble and bass clefs. The notation shows a continuation of the melodic and harmonic themes established in the previous systems.

TRIO.

p

The fourth system is labeled "TRIO." and begins with a piano dynamic marking (*p*). It features the same two-staff format. The musical notation includes a variety of note values and rests, with some notes beamed together.

The fifth system concludes the piece. It features the same two-staff format. The notation includes a double bar line at the end of the piece, indicating the final measure. The letters "D. C." are written at the end of the system.

UN PEU DE TOUT.

Le parterre, en province, est généralement *bon enfant*.

Un premier rôle débutait à Dijon dans je ne sais quel mélodrame en vers, dont l'exposition était faite par un roi maure confiant à un espion ses plans de campagne au milieu d'un camp endormi.

Le débutant attaque sa tirade dans les cordes basses.

— Plus haut ! crie le parterre.

L'artiste continue sur le même diapason.

Le parterre se fâche.

Plus haut ! plus haut ! plus haut !

L'artiste n'élève pas la voix.

Un tumulte effroyable éclate.

— A la porte ! des excuses ! plus haut, sacrebleu ! plus haut !

Le roi maure descend vers la rampe, et, dominant le bruit du geste, mais sans hausser le ton d'une octave :

— Plus haut ! me dites-vous ? Moi, je vous dis : Plus las !

Si je parle plus haut, j'éveille mes soldats.

La rime n'était pas millionnaire.

Nonobstant, le parterre applaudit et le débutant fut reçu.

.

Siraudin a poussé très loin le système d'isolement dans la foule. Il se promène sur la plage, avec ces mots écrits sur son chapeau de paille : "qu'on ne me salue pas, ça m'embêterait de rendre la politesse, je suis chauvre !"

.

Une des grandes qualités des diplomates consiste dans le tact parfait avec lequel il faut recevoir certains personnages, selon le rang qu'ils occupent dans la Société. Voici comment M. de Talleyrand indiquait à ses attachés la forme qu'il fallait mettre pour offrir à table le bœuf aux invités :

M. le Prince : — Me feriez-vous la grâce d'accepter du bœuf ?

M. le Duc : — Aurai-je l'honneur de vous offrir du bœuf ?

M. le Comte : — Permettez-moi de vous offrir du bœuf ?

M. le Baron : — Vous offrirai-je du bœuf ?

M. le Chevalier : — Voulez-vous du bœuf ?

Au Monsieur, non tiré : — (Au bout de la table.) BŒUF !!

Cette anecdote, qui naturellement n'est pas neuve, puisqu'elle est historique, doit revoir le jour de temps en temps. Elle prouve qu'il faut être poli avec le monde.

.

M. Alfred Stevens est non seulement un peintre de talent, mais l'un des meilleurs tireurs de Paris.

Son maître d'armes, qui ignore complètement la profession de ce brillant habitué, va lui rendre visite une après-midi, et le trouve en train d'achever un tableau :

— Tiens, s'écrie-t-il, vous faites donc de la peinture ?

— Mais oui... Il n'y a pas de mal à cela.

— Au contraire, c'est excellent, cela vous repose la main.

.

Une histoire arrivée.

L'artillerie genevoise s'exerçait au tir—vulgairement *se faisait la main*.

Elle en avait grand besoin, comme vous allez voir.

Un boulet, traversant le territoire de la république, perd la cible de vue et va tomber sur une ferme savoisienne limitrophe.

Le fermier pousse des cris de paon et va prier poliment les canonnières de s'exercer ailleurs.

On lui répond que c'est impossible.

— L'ordre a été donné de s'exercer là. Si on a atteint la ferme c'est pure maladresse. Votre ferme n'a pas été donnée pour but. Votre ferme n'est qu'un simple accident. Portez plainte contre la maladresse du canonnier, le commandant sera mis aux arrêts. C'est tout ce qu'on peut faire pour vous.

Le fermier s'en retourne, pas même au quart satisfait.

Deuxième jour d'exercice.

Deuxième boulet dans la ferme.

Mêmes cris de paon.

Même réponse.

Les Suisses sont flegmatiques et tenaces ; le Savoisien aurait renouvelé vingt ans ses doléances sans plus de succès.

Que faire ? L'exercice devait durer un mois.

Il n'y avait qu'un parti à prendre, le Savoisien le prit.

Il rassemble ses voisins, attèle ses bœufs, attèle ses chevaux, groupe ses monteaux, groupe ses chèvres et attends, en cet équipage, mais à l'abri pourtant, l'ouverture du feu.

Il n'attendit pas longtemps.

Au premier coup de canon, v'lan ! un boulet dans la ferme ?

Aussitôt, sur un signal du fermier, la caravane lentement s'ébranle, se met en marche, et notre infortuné propriétaire, portant sur un coussin les clefs de sa grange et de sa cave, dans l'attitude d'un vaincu et d'un suppliant, va faire sa soumission à M. James Fazy.

M. James Fazy se prit à rire, en bon prince, et ordonna un changement de front à sa batterie maladroite.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00
" " 6 mois..... \$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arriérés ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc., doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'Echo, No. 4, Rue St. Vincent.